

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothee se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(25 août - 7 septembre\)](#)[Item](#)[31. Paris, Lundi 28 août 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

31. Paris, Lundi 28 août 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot

Auteurs : Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

8 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours du for intérieur](#), [Interculturalisme](#), [Musique](#), [Relation François-Dorothee](#), [Réseau social et politique](#), [Santé \(Dorothee\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (25 août - 7 septembre)

Ce document *est une réponse à* :



[27. Val-Richer, Samedi 26 août 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

Collection 1837 (25 août - 7 septembre)



[31. Val Richer, Jeudi 31 août 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)
est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-08-28

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Il me faut une lettre [?] quand je n'y ferais qu'y placer le numéro.
Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),
préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1,
n°59/89

Information générales

Langue Français

Cote

- 117-118, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/426-432

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

31. Paris, Lundi 28 août 1837 2 heures

Il me faut une lettre commencée, quand je ne ferais qu'y placer le numéro. C'est donc pour cela tout seul que vous me renvoyez à ma table. Mais Monsieur, je suis bien lasse. J'ai beaucoup écrit. J'ai trop de correspondances, elles m'ennuient, & je ne sais comment les secouer. J'ai marché malgré la pluie, car il pleut, mais ce temps me convient mieux que la chaleur. J'ai même eu froid cette nuit. J'ai repris mon couvre-pied. Comment êtes-vous ? Cette irritation à la gorge vous a-t-elle enfin quitté ? Je veux savoir cela. Je veux tout savoir. Je vous en donne bien l'exemple cette heure-ci et les suivantes me sont bien dures à supporter. Je ne puis fixer mon attention sur rien, pas même sur les livres que vous m'avez laissés. Je les prends, je les quitte. Je me couche sur mon canapé. Je m'y assieds, je change de place. Je me promène dans le salon. Je ne regarde plus dans les glaces. M'y voir seule, c'est si triste ! Monsieur, que les heures sont longues. Je relis deux lettres. Elles me font tant de bien. Mon âme en est si doucement caressée. Que de vœux elles m'arrachent. Que de prières j'adresse au Ciel, que de promesses, je me fais à moi-même ! Il me semble qu'à nous deux rien n'est impossible. Que nous pouvons défier les hommes. Ah ! Qu'on ne vienne par troubler mon bonheur car j'oublierais tout, plutôt que de m'en séparer. Monsieur, voilà une parole bien coupable, & cependant, je sens que le fond de mon cœur ne l'est pas. Jamais au contraire, il n'a été rempli par de plus doux, par de plus nobles sentiments, par des sentiments plus religieux. Ah, que vous m'avez fait de bien !

Mardi 9 heures. Le N°27 est là. On me l'a remis lorsque je rentrais de ma première promenade. Je l'ai portée dans mon cabinet, & là sur mon canapé je l'ai ouvert. C'est charmant des lettres, vos lettres, mais il y a quel que chose de mieux que cela ! J'ai fait hier une promenade accoutumée, mais il n'y a pas eu moyen de marcher, il a plus à verse tout le jour, il pleut fort à matin, mais j'ai perdu patience, et j'ai marché un peu dans l'eau comme s'il faisait sec. J'ai hâte de vous dire que j'ai changé de chaussures parce que vousiriez peut être vous mettre en tête que j'ai pris froid. Monsieur, c'est incroyable toutes les pauvretés que je vous dis et tout ce que je vous prête d'inquiétude pour la santé. Cela ressemble singulièrement à la table de thé. Vous le voulez bien n'est-ce pas ?

J'ai commencé ma soirée hier avec quelques ennuyeux, les Stackelberg et autres, je l'ai mieux fini, avec le duc de Noailles qui est venu passer deux jours à Paris pour

moi. Nous avons eu des plaisir à nous revoir ; nous avons très vite bavardé & je l'ai renvoyé à 11 heures.

Le mérite que je lui trouve c'est d'être de très bonne compagnie ; de savoir un peu tout, & de prendre intérêt à tout ce qui a occupé ma vie extérieure, ainsi d'être curieux des personnes qu'il n'a jamais vues dès qu'elles ont de l'importance. Ce qui me frappe en général dans les Français c'est leur parfait dédain pour tout ce qui n'est pas France et Français. Ils se regardent comme seules dignes d'occuper la scène, les Piscatory sont fort nombreux. Il me paraît que les français méprisent parfaitement tous les autres peuples en masse et en détails. Ils font exception pour les Anglais, & ceux-là ils les détestent parce qu'ils leur portent envie. Ils cachent cela sous une même forme de silence ou d'indifférence pour tout sujet étranger.

Dès le commencement, de mon arrivée ici vous êtes le seul qui m'ayez adressé quelques questions sur l'Angleterre. Depuis, et avant même notre mois de juin chaque fois que nous causons ensemble. Vous me meniez sur terre étrangère, vous interrogiez même la petite Princesse. Tout cela je l'ai bien remarqué. La vraie supériorité n'est pas méprisante. Monsieur j'aurais bien de belles choses à vous dire la dessus, ainsi qu'une observation toute récente que j'ai faite ici sur quelqu'un mais je vous parle là de choses qui sortent de mon sujet, de mon sujet musique. J'y ai presque du remord.

Je viens de recevoir un billet dans lequel il y a cette phrase. " Vous êtes seule je crois, c'est-à-dire que l'objet de vos respects s'est éloigné." Je n'ajoute ni ne retranche pas un trait de plume. Je n'ai pas de lettre de mon mari. Les N° précédents le dernier ne m'arrivent même pas. Au fond cela me repose. En fait de lettres je ne veux que les vôtres, je ne veux lire que cela, penser qu'à cela. Mon médecin me trouve mieux je veux bien le croire, mais il n'y paraît pas.

Adieu monsieur vous voilà au bord de la mer, ou du moins vous allez y être ? J'achève cette lettre à midi. Encore cinq jours, cinq grands jours c'est-à-dire que dimanche à cette heure-ci ; mon cœur battra déjà bien fort. Adieu, adieu Dearest.

Citer cette page

Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857), 31. Paris, Lundi 28 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot , 1837-08-28.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 25/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/928>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur117-118

Date précise de la lettreLundi 28 août 1837

Heure2 heures

DestinataireGuizot, François (1787-1874)

Lieu de destinationVal-Richer

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionParis (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification

le 18/01/2024

31.

Paris lundi 28 août 1837. 117

2 heures.

il me faut une lettre concurremment, grand
 je m'écouterai si y place le mercredi.
 l'absence pour cela tout seul que vous
 me renvoyez à ma table. mais
 Mon Dieu je m'en bien tape. j'ai
 beaucoup écrits. j'ai trop de corres-
 pondances, elles m'occupent, et je
 m'en sers comme les autres.

j'ai essayé malgré la pluie, car
 il pleut, mais ce n'est pas comme
 moi pour la chaleur. j'ai même
 un froid cette nuit. j'ai regretté mon
 coude pied.

concernant les vus. Cette invitation
 à la jorge vous a t. Me m'aspirer peut-être
 je vous salue cela. je vous tout
 salue. je vous m'ordonne bien l'expérience.
 cette lettre et les suivantes me
 sont bien dues à supporter. je m'

je n'ai fixé mon attention sur rien,
par un air moles lions je vous en ai
laissé. si les grands, si les petits.
je me couche sur mon canapé. si
il y a rien. je change de place - si
un prochain d'ailleurs - si le
regard plus dans les places. il y
voit rien, c'est si triste! Mon Dieu
que les heures sont longues!

je relis dans les lettres. elles me font tout
de bien. mon âme se redonne
courage. que de temps elles m'ont
que de prières j'ai dû en faire, que
de promesses je me suis données!
il me semble qu'à vous deux rien
n'est impossible. que tout pour vous
est facile. ah! si on me
venait par troubles mon bonheur, car
j'oublierais tout, plutôt que de me
séparer. Mon Dieu, voilà un

passé bien compatible, & cependant
je n'en puis faire de mon foin en
l'air par. jamais au contraire
il n'a été rempli par de plus d'oups
pas de plus nobles intentions, pas
de intentions plus religieuses. ah,
qu'en n'a-t-on fait de bien!
Mardi 9. Juin.

Le 11. 27 uel. on me l'a donné
lorsque je venais de mes promenades
promenade. je l'ai porté dans mon
cabinet, et là me mon cahier je
l'ai ouvert. c'est charmant de
lettres, vos lettres, mais il y a peu
que l'on de vous que cela!

J'ai fait bien mes promenades
continues mais il n'y a pas de
morceaux de lettres. il a plu à
vous tout le jour, il pleut fort en

matin, mais j'ai perdu patience,
et j'ai marché, un peu dans l'eau
commune, il faisait sec. j'ai hâte
de vous dire que j'ai changé de chambre
parce que vos deux jumeaux vous
ont tantôt que j'ai pu le faire.

Monsieur, c'est incroyable toutes les
pauvretés que je vous dis et tout ce
que je vous raconte d'inepuisable pour
ma santé. cela ne peut être. Vous
serez à la table de thé. Vous
le voulez bien, n'est-ce pas ?

j'ai commencé ma soirée hier avec
quelques amusements, la Stachelberg
chanson, je l'ai un peu finie, avec
le duo de Noailles, qui ont donné pas
deux jours à Paris pour moi. nous
avons eu de plaisir à nous revoir;
nous avons très vite bavardé et
l'ai revu à 11 heures. la soirée

c'est
 ceux qui sont les plus d'élite des
 bons Français, et savent un
 peu tout, et de prendre intérêt à
 tout ce qui a occupé une vie extérieure
 active, d'être assés de personnes
 qu'il n'a jamais vues et qu'ils
 ont de l'importance. C'est une
 classe supérieure dans les Français
 et elle se fait de l'air pour tout le
 monde qui n'est pas Français. Ils
 se regardent comme une élite
 d'occupés la science. Les dictionnaires
 sont nombreux. Il ne paraît pas
 que les Français ne soient pas tout à fait
 tout les autres peuples en masse et
 en détail. Ils font exception pour
 les Anglais, et ceux là ils les détestent
 parce qu'ils leur portent envie. Ils
 cachent cela sous une même forme
 de silence ou d'indifférence pour tout

rejet éternel. Si, leforment
de mon arrivée ici vous êtes le seul
qui m'ayez adressé quelques paroles
me l'avez dit. Depuis, et avant
mon retour vous de plus, chaque
fois que vous m'avez vu, ensemble
vous me menez sans cesse éternel,
vous m'avez vu sans la petite
prière. tout cela si j'ai bien
remarqué. la vraie supériorité, n'est
pas impossible. Maintenant j'ai
bien de belles choses à vous dire la
dessus, mais je n'ai aucune autre
vérité que j'ai faite en quelques-uns,
mais si vous parlez de choses qui
sortent de mon sujet, de mon sujet
même. j'y ai presque du remords.
je n'ai de remords un billet double
quel il y a cette phrase. "vous êtes

rejet
de m
si ap
l'air
j'
les
vous
Voyez
quel
ula
un
je n
para
Où
bord
alle
à m
franc
à all

quel je crois, c'est à dire pour l'objet
de mon respect - l'autre doit être." je
n'ai point ni en retour par un
trait de plume.

je n'ai pas de lettres de mon mari.
les M^{rs} précédents le dernier en date
venant d'un par. au fond cela me
répond. un fait de lettres je ne veux
pas le faire, je ne veux les faire
cela, je n'en ai pas.

mon M^{re} d'aujourd'hui, mais il n'y
paraît pas.

Odette neveu, mon v^oil au
bord de la mer. on en a vu son
aller y et - j'ai vu cette lettre
à midi. encore cinq jours, cinq
grand jours. cela à dire qu'il faut
à cette heure-ci, mon pauvre batteur

déjà bien fort. adieu adieu dearest.

Je suis
bon
jeun
tout
suis
qu'il
ou
frapp
c'est
qui
se
d'acc
fort
le
tout
en de
le
par
c'est
de